FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1904 **THÈSE** N° –

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mercredi 6 juillet 1904, à 1 heure.

PAR

Robert BAZIN

Ancien externe des Hôpitaux de Paris

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DE

l'Histoire de la Médecine

A LA RENAISSANCE

Président : M. DEJERINE, *professeur*.

Juges : MM. LANDOUZY, *professeur*.
ROGER et BEZANÇON, *agrégés*.

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

H. JOUVE

15, rue Racine, 15

1904

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. DEBOVE.
Professeurs	MM.
Anatomie	P. POIRIER
Physiologie	Ch. RICHET.
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et Chimie minérale	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale	BLANCHARD
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD
Pathologie médicale	HUTINEL. BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale	LANNELONGUE
Anatomie pathologique	CORNIL.
Histologie	MATHIAS DUVAL
Opérations et appareils	RECLUS.
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET.
Thérapeutique	GILBERT.
Hygiène	CHANTEMESSE
Médecine légale	BROUARDEL
Histoire de la médecine et de la chirurgie	DEJERINE.
Pathologie expérimentale et comparée	HAYEM.
Clinique médicale	DIEULAFOY. DEBOVE. LANDOUZY.
Maladie des enfants	GRANCHER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale	JOFFROY.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAUCHER.
Clinique des maladies du système nerveux	RAYMOND TILLAUX.
Clinique chirurgicale	LE DENTU. TERRIER. BERGER.
Clinique ophtalmologique	De LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	GUYON.
Clinique d'accouchements	BUDIN. PINARD.
Clinique gynécologique	POZZI.
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON

Agrégés en exercice.

MM.			
ACHARD	FAURE	LEGUEU	TEISSIER
AUVRAY	GILLES DE LA TOURETTE	LEPAGE	THIERY
BEZANÇON	GOSSET	MARION	THIROLOIX
BONNAIRE	GOUGET	MAUCLAIRE	THOINOT
BROCA (Aug.).	GUIART	MERY	VAQUEZ
BROCA (André)	HARTMANN	POTOCKI	WALLICH
CHASSEVANT	JEANSELME	REMY	WALTHER
CUNEO	LANGLOIS	RENON	WIDAL
DEMELIN	LAUNOIS	RICHAUD	WURTZ
DESGREZ	LEGRY	RIEFFEL (chef des travaux anat.)	
DUPRE			

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

MEIS ET AMICIS

A MES MAITRES

A MONSIEUR LE DOCTEUR AUCLAIR

Médecin des Hôpitaux

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR DÉJERINE

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DE

L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

A LA RENAISSANCE

PRÉFACE

Nous n'avons pas la prétention d'enfermer dans le cadre restreint d'une thèse toute l'histoire de la médecine à la Renaissance ; nous chercherons seulement à en dessiner les grandes lignes, et à en dégager les caractères principaux.

Nous nous efforcerons surtout de démontrer que sous l'influence de causes multiples il se fit une réforme, minime peut-être si l'on envisage seulement les faits eux-mêmes, immense à coup sûr si l'on en considère les conséquences éloignées ; car dans la Science, tout s'enchaîne ; une découverte en appelle une autre. Or c'est à la Renaissance que nous plaçons les origines des sciences médicales modernes, car ce fut l'époque qui créa la première anatomie vraiment scientifique, posant ainsi une base solide sur laquelle s'élèvera le reste de l'édifice médical.

Le présent engendré du passé est gros de l'avenir (*Leibnitz*).

Les invasions barbares emportent la civilisation gréco-romaine et, durant dix siècles, l'esprit humain s'ensevelit dans une torpeur étrange. Perdu au milieu de ces ruines, profondément troublé par le Christianisme, il erre quelque temps sans aboutir. Impuissant à trouver son chemin, il se lasse, il désespère, doutant de lui, se défiant de sa raison, il saisit avidement tout ce que les âges précédents ont amassé et accepte avec le même aveuglement et avec la même foi les Evangiles et les œuvres d'Aristote. Il n'ose pas les discuter. Cependant le besoin naturel de discussion inhérent à la nature humaine n'est pas éteint : loin de là. On ergote plus que jamais, mais sur des mots. On évite soigneusement les idées et c'est ainsi qu'on en vient à discuter si la chimère bourdonnant dans le vide pouvait dévorer les secondes intentions ; c'est ainsi également que la stérile querelle des Universaux suffit à remplir de sa vide phraséologie tout le moyen âge.

Ainsi faussé l'esprit humain était incapable de produire quelque chose de fécond et de durable. Il ne faut donc pas être surpris si les sciences médicales durant cette triste époque ne font pas un progrès ; bien au contraire, elles reculent, et Hippocrate est certes plus près de nous que les médecins du moyen

âge. Ce n'est pas cependant les mires qui manquent à cette époque, non plus que les écrits médicaux, mais, là comme ailleurs, la terrible perversion intellectuelle du moyen âge fait sentir ses déplorables effets. Voici un échantillon des questions que discutaient nos confrères d'alors : le feu est-il chaud ou non ? La nuque est-elle plus chaude que le cerveau ? Y a-t-il un membre principal ? Les nerfs viennent-ils du cœur ou du cerveau ? Et on résout toutes ces questions par la dialectique, non par l'anatomie. En effet les dissections sont défendues par la Bible aux médecins, d'ailleurs presque tous clercs. On les remplace par des commentaires, soit des textes grecs, presque toujours altérés d'ailleurs, soit des textes arabes, mais il ne vient pas un instant à l'esprit que Galien ou Averrhoès ont pu se tromper, et plus tard, lorsque Vésale démontrera que les descriptions du médecin, de Pergame ne peuvent s'appliquer à l'homme, on répondra, tant la foi était profonde : C'est l'homme qui a changé.

Plus encore que l'anatomie, la pathologie et la thérapeutique s'égarent en des rêveries mystiques. Tantôt on voit dans les maladies des démons que l'on chasse par l'imposition des mains, tantôt on en fait des manifestations de la colère divine. On précise même. Tel saint cause telle maladie. Saint Antoine met le feu aux jambes, saint Eutrope fait les hydropiques, saint Genou les goutteux. Mais alors si les maladies sont envoyées par Dieu ou ses saints, vouloir les guérir c'est aller contre la volonté de Dieu.

Les seuls remèdes permis sont ceux qui peuvent apaiser la colère du ciel, tels que les prières, les jeûnes ; les rois de France qui tiennent leur pouvoir de Dieu ont le privilège de guérir les écrouelles en les touchant ; les pèlerinages jouissent aussi d'une grande faveur, ainsi que les donations aux établissements religieux. Mais il arrive parfois que les malheureux malades n'obtiennent ainsi aucun soulagement. Alors désespérant de la clémence divine, ils se donnent au diable qui joue un si grand rôle au moyen âge ; ils s'adressent aux sorcières qui désolent les landes, et c'est ainsi que s'expliquent les pratiques bizarres des *Consilia* d'alors et dont la faveur est d'autant plus grande qu'on en comprend moins l'utilité. Telle la branche d'aubépine suspendue dans la cheminée pour la guérison des dartres, et qui en se flétrissant amène la dessication de la partie malade. Tel encore le remède contre les piqûres venimeuses conseillé par Guainorius dans ses « Pratiques » et que voici : Prendre un poulet dont on a arraché les plumes autour de l'anus, puis placer le dit anus dépouillé sur le lieu de la piqûre, en même temps que l'on tient le bec fermé pour que le poulet aspire le venin par l'anus.

Cependant à la fin du XVI^e^ siècle l'esprit humain reprend conscience de lui-même. Nombre d'ouvrages de l'antiquité sont retrouvés au fond des bibliothèques et l'imprimerie les répand par milliers. Ce souffle vivifiant ouvre enfin les yeux. Les lettrés portent les mains profanes sur le principe de l'autorité ; ils

osent dire : il ne suffit pas qu'une chose soit écrite pour être vraie et la seule raison doit être la base de nos connaissances. Merveilleuse affirmation, féconde en découvertes, qui nous paraît aujourd'hui enfantine, mais que bien des esprits de la Renaissance trouvaient sacrilège tant elle leur semblait audacieuse. La lutte fut ardente entre l'esprit nouveau et l'esprit ancien, et nous pouvons dire qu'elle ne fut nulle part plus vive qu'en médecine. Nombreux et ardents furent les défenseurs de Galien, d'Hippocrate, des Arabes. Cela n'a d'ailleurs rien qui nous doive surprendre.

D'abord on avait mis si haut Hippocrate, Galien, Avicenne, on les avait comblés de tant d'éloges, on les avait tant de fois appelés rois ou princes de la médecine qu'il était bien pénible de brûler ce qu'on avait adoré et de renier ainsi brusquement ses dieux ; les réputations sont toujours difficiles à détruire, même lorsqu'elles sont imméritées, et il faut reconnaître que, si aujourd'hui on ne proclame plus l'infaillibilité de Galien il n'en reste pas moins, chacun le reconnaît, l'un des plus grands génies dont s'honore la médecine. Cela seul expliquerait les résistances que rencontrèrent les novateurs.

Et puis livré aux seules forces de la raison, on se trouvait bien faible. On ne savait de quel côté diriger ses pas et on quittait à regret un guide aussi commode que Galien. Même s'il l'on était vraiment désireux de connaître la vérité, on se heurtait à de grandes difficultés, en particulier pour les choses de l'ana-

tomie ; à la rigueur les maîtres, les professeurs à la Faculté de médecine pouvaient se procurer de temps à autre des cadavres humains, mais la chose était impossible à la grande majorité des étudiants. Ils entendaient leurs maîtres se disputer. Ils entendaient Vésale prétendre que Galien n'avait disséqué que des singes et que ses descriptions ne pouvaient se rapporter à l'homme. Dubois au contraire ne relevait pas une erreur, voulait y voir une anatomie humaine d'une parfaite exactitude ; mais il était impossible à l'étudiant de se faire une opinion. Il eut fallu pour cela qu'il disséquât, tout au moins qu'il vît disséquer. Or, à Paris surtout, c'était une bonne fortune, qui se produisait rarement, que d'assister à l'ouverture d'un cadavre. En effet, le premier amphithéâtre d'anatomie à Paris fut construit en 1604, rue de la Bucherie. Avant cette date, il était bien rare qu'un cadavre entrât dans les misérables locaux de la rue de la Bucherie où se tenait l'Ecole de médecine. Les registres en effet font mention d'une messe dite, en 1493, en l'honneur d'un individu dont le cadavre avait été ouvert devant les écoliers, Le 27 mars 1526, Jehan Despatures, pendu par le bourreau, fut disséqué publiquement et de loin en loin un cadavre était donné à l'Ecole. Il faut ajouter encore que parmi les cadavres que la faveur royale accordait si parcimonieusement, les professeurs, les régents s'attribuaient la part du lion et pour travailler plus commodément disséquaient dans leur cabinet, privant ainsi les étudiants d'une

occasion si profitable. C'est ainsi que Sylvius dit dans ses Œuvres, parues en 1555, avoir disséqué dans son cabinet le cadavre d'un maçon tombé du haut d'un faîte, d'une femme morte en couches et d'une jeune fille morte d'une affection squirrheuse. Enfin alors que l'étudiant avait la bonne fortune d'assister à une dissection publique, il ne devait pas en retirer grand profit, si j'en juge par la belle gravure placée en tête de l'édition de l'*Humani corporis fabrica* et qui représente un cours de Vésale. En effet autour de la table où est couché le cadavre et que dissèque l'illustre anatomiste, se presse une foule de privilégiés qui dérobent absolument à la masse des étudiants la vue du cadavre.

Dans ces conditions je m'explique fort bien la préférence de la majorité des étudiants pour l'antique méthode. Combien il était plus facile d'apprendre l'anatomie dans Galien, qui était si clair et qui expliquait toujours l'utilité des organes, et je comprends fort bien l'hostilité avec laquelle ils accueillirent les novateurs qui venaient bouleverser leur méthode de travail et rendre leur tâche plus pénible.

Et puis enfin où allait-on s'arrêter. Allait-on vouloir appliquer cette méthode impie à toutes nos connaissances. On commençait par mettre en doute Aristote, mais n'irait-on pas plus loin. Rabelais n'avait-il pas la hardiesse de s'écrier : « vrai cri de Titan, devant cette audace de l'homme : les Dieux ont peur ». Doctrine dangereuse. La vieille Sorbonne en frémit dans sa crasse, et tous les Bedistes, les Sorbins,

tous les pouilleux de Navarre et de Montaigu du haut de la Montagne Sainte-Geneviève crient au scandale et incapables de répondre aux arguments de leurs adversaires, incapables de se servir de la raison dans un pareil combat, ils s'adressent à la force et réclament des bûchers pour les novateurs.

Enfin ajoutons à cela la lutte de tous les intérêts que venaient troubler les doctrines nouvelles, la résistance des charlatans, marchands d'orviétan, bateleurs qui voyaient leurs tréteaux s'effondrer et leurs affaires péricliter. Ce n'est jamais impunément que l'on attaque l'ignorance ; c'est là un lieu comment qu'il ne nous appartient pas de développer, mais plutôt entrons dans le détail des faits.

Parmi les partisans de l'esprit ancien se voit au premier rang la Faculté de médecine de Paris. Vésale avait déjà fait paraître à Bâle son *Corporis humani fabrica* (1543). Estienne sa *Dissection des parties du corps humain* (1546). Coiter les *Lectiones Fallopi* que « l'Ecole réactionnaire de Paris » tenait toujours pour Galien et proclamait son infaillibilité.

Jacobus Sylvius, autrement Jacques Dubois, en est le représentant le plus original ; né à Amiens en 1478, mort en 1553, il aurait mené suivant son biographe une vie calme et paisible qui n'aurait été troublée qu'une seule fois lors de la publication de l'œuvre anatomique de Vésale. « Celui-ci après avoir été durant trois ans l'auditeur de Sylvius et après avoir établi avec les médecins de Paris et son maître les bases d'un ouvrage que Sylvius se

disposait à publier, fit paraître en 1543 son *Humani corporis fabrica*. L'ouvrage était si soigné, et de plus orné de si belles gravures qu'il reçut les éloges de tous les médecins.

Cependant Vésale était d'une audace juvénile et d'un caractère ambitieux ; il releva plusieurs erreurs de Galien et en des termes si vifs qu'il se fit à lui-même un tort plus grand qu'à Galien. D'autre part Sylvius était tant attaché à Galien et à Hippocrate, que son admiration pour ces princes de la médecine l'aveugla dans ces circonstances et que sa haine pour Vésale le trompa et ne lui permit pas de reconnaître la vérité. L'âge et la gravité de sa raison ne l'empêchèrent point de déclamer des jours entiers contre Vésale qu'il traitait d'insensé et ne désignait jamais que par le mot de *Vesanus* et les succès de ce dernier excitaient encore Sylvius. Nicolas Florenus Cornelius Bœrodorpius, premier médecin de l'empereur et quelques courtisans jaloux de Vésale et irrités par son arrogance excitaient Sylvius à soutenir l'autorité des anciens contre les calomnies du jeune médecin.

Je ne raconterai pas toutes les controverses qui s'engagèrent entre les deux pères de l'anatomie renaissante ; on en trouvera le récit détaillé dans la lettre de Sylvius à Vesanum dans celle de Vésale intitulée *De china radice*, dans celle de Franciscus Puteus à Vésale, dans celle de Renatus Henerus à Sylvius, dans les observations anatomiques de Fallope et dans l'apologie de Puteus par Gabrielle Caneus.

« Pour ma part, conclut l'auteur de la *Vie de Sylvius*, je ne cacherai pas (les mânes de Vésale dussent-elles m'en garder rancune) que si nous n'avions les œuvres de Sylvius, les travaux de Vésale nous seraient éternellement utiles. Et en effet les deux lumières de l'anatomie, André Laurent, premier médecin du roi, et Riolan, professeur, enseignent que Vésale au lieu de disséquer des animaux, comme c'était l'usage, se servit le premier de cadavres humains, sut mettre en ordre la foret des muscles et des vaisseaux et leur donna leurs noms véritables qu'emploient aujourd'hui tous les anatomistes.

« Jacques Sylvius était, ajoute son biographe, de petite taille, mais robuste ; d'apparence rude et sévère, il ne manquait pas d'une certaine urbanité ; sa voix était dure, mais sa parole était puissante et chaude. Il portait une barbe épaisse et coupée court et sa chevelure blanche et abondante était parfois si négligée qu'il ressemblait à un mendiant.

« Doué d'un esprit vif, acéré, il possédait une heureuse mémoire et un jugement très sûr ; prompt à se mettre en colère, toujours correct dans son langage, ami de tout ce qui est honnête, il était pieux et intègre, sans fraude, ni perfide, ni cruauté. Ennemi acharné des médecins ignorants et empiriques, il était poussé par le seul amour de la vertu.

« Il eut le grand mérite de rendre leurs primitives puretés aux doctrines d'Hippocrate et de Galien. Il combattit aussi l'enseignement des écoles des Maures et des Barbares ; mais il estimait cependant

Mesué et Gattinarius et recommandait leur thérapeutique à ses élèves : il ne pouvait supporter qu'on attaquât la doctrine de Galien et dans la défense de ses erreurs il se montra si ardent et si entêté que pour cette question seule il se trompa.

« Il vécut libre et hostile aux femmes ».

Voilà brièvement résumée la biographie de Dubois, sur laquelle nous avons insisté, car il fut peut-être le médecin le plus réputé du XVIe siècle, mais nous pensons que le jugement porté sur lui est beaucoup trop favorable. En effet bien que Sylvius ait disséqué, et malgré quelques découvertes anatomiques, nous trouvons dans ses œuvres une servilité d'esprit incroyable et des absurdités vraiment surprenantes. C'est ainsi que se basant sur un texte de Pline l'Ancien, il affirme l'existence d'une race d'hommes qui vivent sans manger. Son anatomie d'ailleurs est à peu près celle de Galien, comme il est facile de s'en rendre compte par sa description du cœur, chapitre XVIII :

« Le cœur constitue par sa chair le principe de la vie ; il renferme des cordages solides tendus entre sa base et sa pointe ; les uns sont droits, et croisés à angle droit par d'autres cordages transversaux ; il en existe aussi d'obliques et qui se trouvent placés au milieu de la cavité. Les piliers droits ont pour fonction d'attirer le sang de la veine-cave et l'air de l'artère veineuse, et de faire passer cet air et ce sang dans les ventricules, puis de les chasser dans la grande artère, tandis que les excréments et les fuliginosités

pénètrent dans l'artère veineuse. Par l'action des piliers obliques le cœur, dans l'intervalle des diastoles et des systoles, remplit de sang puisé dans la veine-cave son ventricule droit et son ventricule gauche attire l'esprit vital de l'artère veineuse ».

Voilà assurément une anatomie et une physiologie fantaisistes, mais que l'on devait trouver parfaite si l'on voulait éviter les injures de Sylvius. Le reste de l'anatomie est à l'avenant ; la pathologie est encore plus étrange, mais ce sont des détails sans grande importance ; ce qu'il y a de vraiment dangereux et d'inquiétant pour l'esprit humain, ce qu'il faut combattre sans cesse, ce n'est pas tant les erreurs toujours pardonnables quand on cherche à les corriger que la terrible doctrine que professe Sylvius et son école et qui a rendu tout le moyen âge stérile. C'est le monstrueux principe de l'autorité dans les sciences que je dénonce une fois de plus à la haine de tous ceux qui ont l'amour de la vérité.

Un esprit assurément plus libre que Sylvius, mais que je me refuse à ranger parmi les rénovateurs de la médecine, est Aureolus Philippus, Theophrastus, Paracelsus, Bombastus von Hohenheim, né à Einsielden en 1493, mort en 1541 après une vie des plus aventureuses. Ce n'est pas le respect des anciens qui enchaîna son esprit et l'empêcha de faire de grandes découvertes. Voici en effet en quels termes il s'adresse à ses aînés :

« Vous me suivrez et je ne vous suivrai pas. Vous me suivrez, dis-je, toi Avicenne, toi Galien, toi Rha-

sès, toi Montagnana, toi Mesué. Ce n'est pas moi qui vous suivrai, mais c'est vous qui marcherez à ma suite, vous médecins de Paris, de Montpellier, de Suède, de Misnie, de Cologne, de Vienne, des bords du Rhin, des îles Maritimes, médecins italiens, dalmates, athéniens, grecs, arabes, juifs. Je ne vous suivrai pas, mais vous ne suivrez et aucun de vous en quelque lieu qu'il se cache, n'empêchera les chiens d'uriner sur lui. Je serai monarque ; cette monarchie sera la mienne. Je l'administrerai et je retrousserai vos reins. Ah ! c'est moi qu'il vous plaît d'appeler Cacophrastus ? *Hæc merda vobis edenda est* ».

Les philosophes anciens ne trouvent pas davantage, grâce aux yeux de Paracelse et cela a son importance puisqu'à son avis la philosophie est l'une des quatre colonnes de la médecine. Voici ce qu'il en dit :

« De la philosophie, dès son berceau est née la mousse ; bientôt ont paru les champignons, comme sont les glandes dans le corps. Aristote et ses disciples ont imité pour la philosophie l'action de la lie dans le vin, laquelle en extrait la terre. L'écume quoiqu'elle soit la partie la plus impure de ce que contient une marmite, nage cependant à la superficie et couvre ce qui se trouve de meilleur en-dessous ; comme elle en reçoit un certain goût, on la compte parmi les choses qui se mangent ; elle est réservée aux chiens et aux chats. On doit dire la même chose de l'ancienne philosophie ».

Voilà qui est précis. Paracelse ne se laissera pas

tromper par les doctrines des médecins grecs ou arabes ; il ne suivra pas non plus les méthodes que préconisent les philosophes de l'antiquité ; il ne s'adressera à l'expérience, car dit-il « la médecine n'étant qu'une expérience longue et certaine, toutes ses opérations doivent avoir l'expérience pour fondement. »

Si l'on s'en tient à ces lignes on pourra voir dans Paracelse un esprit moderne, indépendant, un grand observateur. Michelet dans son *Histoire de France* a été jusqu'à l'appeler le Luther de la médecine et à écrire ces lignes plus imagées que véridiques :

« Chercheur sauvage des mines et des forêts, de gnome où cet esprit fouille la terre, interroge les sources, converse avec les plantes, intime ami des Alpes, confident des Carpathes, amant des vallées du Tyrol. L'humanité malade le suit : il peuple les déserts...

« Adieu tous les miracles et les interventions surnaturelles. L'homme peut tout, mais par la nature... »

M. Cuvier et d'autres ont enfin avoué, proclamé, le génie tant contesté de Paracelse. Eh ! qui en douterait en ouvrant au hasard son livre surprenant, mais touchant et sacré, sur les maladies de la femme ? Personne encore (ô temps barbares !) n'avait compris nos mères, nos femmes, chère moitié de l'espèce humaine. Ce grand homme dit le premier : « La femme est tout autre que l'homme ; elle est un être à part ; ses maladies sont spéciales. Elle est sous l'influence souveraine d'un seul organe. Elle est un monde pour contenir un monde. »

Nous nous proposons de démontrer que Paracelse n'est pas un observateur, qu'il est imbu des pires superstitions, disons pour répondre immédiatement à Michelet que nous avons en vain cherché le livre de Paracelse sur les maladies des femmes ; nous n'avons pu le trouver ; nous avons bien rencontré quelques divagations sur le traitement des maladies des femmes sous l'influence de Vénus, mais nous persistons à croire que Paracelse n'a écrit aucun livre sur les maladies de la femme.

Nous avons dit que nous ne considèrerons pas Paracelse comme un observateur, il a beau se prétendre disciple de l'expérience, mais ce sont les astres qu'il observe pour guérir ses malades. L'astrologie est une des quatre colonnes de la médecine et l'une des plus importantes.

D'abord il déclare faire fi de l'anatomie grossière digne des paysans et que l'on acquiert par la dissection des cadavres. Il laisse cela aux charlatans italiens. Son anatomie est beaucoup plus subtile, car elle lui est inspirée par le Saint-Esprit :

« Ce n'est point par les facultés de notre cerveau que nous comprenons les choses, mais par la lumière naturelle fournie par le Saint-Esprit qui illumine la science et l'intellect de ses disciples d'une splendeur si grande que les plus idiots ne peuvent les admirer ou les voir sans stupeur.

« Je suis le Christ de la médecine et je dois toutes mes connaissances à la révélation ».

Mais le génie qui l'inspire lui dicte parfois des théories étranges et des phrases incohérentes, souvent contradictoires. On pourra en juger par le passage suivant:

« L'homme est fils de l'air; le ver du bois naît du bois et cependant il est dans le bois: le grillon n'est pas engendré par l'argile et cependant il y vit. Les chenilles ne naissent pas des arbres et cependant elles y adhèrent. D'où naît le scarabée? Non de la crotte de cheval, mais bien d'une constellation.

« De même l'homme est engendré par l'air et c'est dans l'air et le ciel qu'il faut chercher les secrets de la vie humaine. C'est un miroir où se reflète l'homme; car l'homme est double, firmamental et terrestre; pour connaître l'homme, il faut suivre une autre voie que celle des humoralistes qui veulent se plonger dans la sentine des humeurs et ne cherchent et ne touchent jamais que des excréments humains; ce qui fait que leur science consiste en clystères, purgations et semblables remèdes. Et alors ils passent leur temps à discuter la manière de purger et ne s'occupent de rien autre. Mais puisque les maladies sont sous la dépendance des astres, il est évident que ces médecins n'y peuvent rien connaître ».

Les astres régissent encore les médicaments. Ainsi ceux qui ont trait au cerveau sont conduits au cerveau par la lune, celle qui concerne la rate y est amenée par Saturne; celle qui est consacrée au cœur y est conduite par le soleil. Vénus régit le rein,

Jupiter le foie, Mars la bile. Il en est de même des autres organes. Car remarquez : que sera le traitement que vous employerez pour la matrice d'une femme, si ce traitement n'est pas dirigé par Vénus.

« Puisque le ciel et non le médecin dirige les astres, il faut que la médecine soit réduite en air pour qu'elle puisse être convenablement régie par les astres. Quelle pierre est attirée par les astres? Aucune, mais seulement ce qui est volatil. D'où plusieurs ont cherché par l'alchimie, un cinquième être qui n'est autre chose que la séparation des corps élémentaires d'avec les arcanes; ce qui reste est un arcane ».

En outre pour Paracelse l'homme ou microcosme a la même composition que le monde extérieur ou macrocosme ; l'un et l'autre sont composés des mêmes éléments, qui sont au nombre de trois : sel, soufre, mercure. Enfin une sorte de principe vital, un alchimiste suivant l'expression de Paracelse, anime chaque être vivant et la maladie vient de ce que sous l'influence des astres, et la négligence de l'alchimiste, les mélanges de sel, soufre, mercure, ne sont plus en proportions normales.

Ajoutons enfin que Paracelse a pleine confiance dans toutes les pratiques de sorcellerie, nécromancie, chiromancie, envoûtement, etc., si répandues au moyen âge et à la Renaissance.

Voilà donc exposée dans ses grandes lignes l'œuvre immense, confuse, contradictoire de Paracelse.

Nous n'avons pas la prétention de donner une analyse même succincte des deux gros in-folio intitulés *Opera omnia chirurgica, chimica medica Theophrasti Paracelsi Bombasti ;* nous avons seulement cherché à montrer comment Paracelse comprenait la médecine et à faire voir que sa place est plutôt parmi les sorciers du moyen âge qu'au milieu des savants qui ont rénové au XVI^e^ siècle les sciences médicales.

Cependant Paracelse eut des succès nombreux, des disciples passionnés, ce qui ne prouve rien ; de tout temps les charlatans ont trouvé de plus sots pour les admirer et acheter leurs drogues. L'influence qu'il exerça dura encore longtemps après sa mort. Au XVII^e^ siècle, Planis de Campy est encore imprégné de ses idées et préconise contre tous les maux le remède universel, l'or potable ; en 1658 on traduit en latin toutes les œuvres de l'aventurier d'Einsiedeln ». Malgaigne, Bordès Pages et plus récemment Bouchut et Michelet voient en Paracelse le roi des arcanes et l'initiateur de la philosophie des temps modernes. Quelles sont donc les causes de son succès ? D'abord il faut reconnaître à Paracelse une langue pittoresque qui frappe par l'imprévu et le piquant de ses images souvent très heureuses. En outre Paracelse a eu le mérite incontestable de s'attaquer bravement au principe de l'autorité et de « mettre sur un même bûcher tous les papes de la médecine ». Enfin il dénonça avec violence les charlatans, sans doute parce qu'ils lui faisaient concurrence, mais nous n'avons pas à nous livrer à la recherche de l'intention

et nous citerons le passage en question, d'abord parce qu'il donne une idée du style de Paracelse et renferme des détails curieux sur les charlatans de la Renaissance, enfin parce qu'il est piquant de voir Paracelse condamner chez les autres des recettes qu'il emploie journellement.

« Il s'en trouve qui meslent à leurs receptes et se servent en leurs cures de l'astronomie, les autres de la geomance, pyromance, chiromance, hydromance. D'autres s'essorant plus haut en leurs spéculations, comme plus mystérieux usent de la narromance, c'est-à-dire de la nécromance ou lourdonnance ou stultomance, comme ces vagabonds et coureurs du mont de Vénus qui venant du lieu où ils avaient appris leur art, l'ont baptisé de vers de Rhétie, ont chanté matines avec frère Eckart et mangé du boudin rouge et des saucisses grasses avec les Dauhutiens. Depuis ils ont eu la science de guérir les bestes et les hommes de toutes fièvres, maux caducs et autres maladies, de découvrir les thrésors enfouis sous terre, qui n'est pas peu d'honneur a de si vénérables médecins. Quelques-uns ne se servent absolument d'aucun aromate, d'aucune herbe, ni des escrits de Valescas ; le simple papier suffit à leurs receptes sur lequel ils escrivent pour desguises les mystères de leur art : *ixis pro fixis, tretragrammatas*, *Joannes in Dolio, Eod, van ante postque* en haut et en bas, au pied et la teste, marquant une croix à la fin de peur que le diable n'emporte celuy qui le peint. Parmy les villageois ils parlent latin, parmy les Alemans, italien. Quelques-

uns d'entre eux ont eu le fouet en Italie, après avoir été bannis des Alemagnes ; d'autres au contraire chassés de l'Italie ont receu le même traitement en Alemagne. Les advantures de ces cavaliers errans sont merveilleusement plaisantes et me font envie de rire. Ils se disent Ebrieux chez les Grecs ; chez les Ebrieux, natifs de Grèce ; chez les curez de village ils sont théologiens et docteurs en médecine avec les maîtres d'étuves et bains ; chez les juges jurisconsultes ; devant les comédiens poètes, avec les artisans, historiographes. En Alemagne ils se disent d'Italie, en Italie d'Alemagne, en Portugal ils sont Hongrois, en Hongrie Portugais : enfin en ce lieu-cy natifs de ce lieu-là, ou celuy-là de l'autre, toujours de bonne et illustre maison, peu riches toutefois, certes de noble race, a scavoir de celle qui n'a produict que de la canaille, remplis de ruses et de tromperies, qui leur font guaigner beaucoup d'argent.

« Il s'en trouve d'autres qui scavent beaucoup de logique vulgaire, mais de rhétorique point ; tels sont les vendeurs de thériaque et mithridat, qu'on appelle vulgairement batheleurs, thériacleurs. Ceux-cy, si la vipère leur manquait, ne feront point scrupule de mettre en son lieu des chauve-souris. Ils vendent pour un remède souverain contre la fièvre, la coloquinte, pour les poulmons et les maladies d'iceluy le rapontic, du guy de chêne pour les infirmités de femmes et quelques remedes très cachez pour toute sorte de maux plus dangereux, lesquels toutefois après eux, Dieu et tout le monde ignorent

et qu'ils n'enseignent qu'à l'oreille sous pacte de ne les révéler.

« Après ceux-là marchent ceux qui guerissent les ecrouelles par la composition d'un sel magistral qu'ils savent faire ; ou les autres qui savent chasser le ver panaris des doigts, pourveu qu'il ne face ny soleil, ny pluye sauf préjudice des arracheurs ou plutôt maitres briseurs de dents, qui en laissent la racine aux gencives au lieu de les tirer. Bref à peine s'y peut-il voir d'autres médecins d'aujourd'hui que de ceste façon, a qui la disme des mouches appartient justement. Quelques-uns d'entre eux elevez en l'eschole des bateleurs ou joueurs de farces se sont acquis le pouvoir de mentir impudemment par une perpétuelle habitude d'en conter au monde et par l'usage continu de l'enjolerie.

« Il y en a d'autres qui n'ayant pas l'esprit de mentir d'eux-mêmes, s'en vont à Montpellier pour en apprendre l'art des escripts d'Avicenne ou à Paris de la doctrine de Galien. Quelques-uns sont de si bon esprit, que sans autre instruction que celle de leur nature cauteleuse, deviennent parfaits en la science de donner du plat. Il ne servira pas peu non plus a l'un d'avoir été maître es arts pour s'avancer en médecine, a l'autre d'avoir été mathématicien, a cestuy apothicaire. Toutefois en leur boutique fainéans, ne scachant que faire, semblables à ces sépulchres blanchis, qui sont beaux au dehors et dedans sont pleins d'infection et de pourriture. Tantôt pour faire les capables et se faire estimer grands grecs,

ils appellent le haut mal épilepsie ; quelquefois pour montrer leur suffisance en langue arabique ils nomment la coloquinte alhendal.

« Toutefois en la médecine la plus grande imposture est exercée par les prêtres ou vicaires des saints qui métamorphosent les ulcères ouverts qui sont produits des défauts de nature, en la pénitence de saint Jean, les autres en la vengeance de saint Kyriac ou en feu Saint Anthoine et semblables choses, se enjoignent de dire des messes, de faire des jeusnes et oraisons, odorer ou sentir la main du saint sur l'eau des fons baptismaux, luy faire tres humblement des offrandes, luy vouer un perpétuel service et luy promettre de luy allonger la main tous les ans selon leur pouvoir et facultez, et estre de la confrairie. »

Enfin après ces pages dont quelques-unes sont marquées au coin du bon sens, il faut citer quelques notions exactes éparses çà et là : « Sachez qu'il y a toujours un certain poison dans la production des maladies ». Paracelse a aussi des idées justes sur le *morbus gallicus*, il a vu que le mal français est contagieux par la « luxure », qu'il est héréditaire, que le seul traitement efficace est le mercure, et il ajoute : Chaque fois que vous voyez une maladie surtout de peau prendre une gravité anormale, défiez-vous et recherchez avec soin le mal français.

Voilà qui contraste singulièrement avec le reste de l'œuvre, aussi en présence de ces contradictions; on est en droit de se demander s'il est possible d'être à la fois si extravagant et si sensé, si clairvoyant

pour les défauts des autres et si aveugle pour les siens. Je sais bien que nous portons par devant la besace des défauts d'autrui et par derrière celle des nôtres, je sais bien encore que la perversion intellectuelle du moyen âge pesait encore lourdement sur l'esprit humain : mais dans le cas actuel les contradictions sont si énormes que je croirais volontiers que Paracelse dépourvu de l'esprit désintéressé du savant fit passer diverses considérations avant l'amour de la vérité. Je croirais volontiers qu'il comprit qu'à défaut de talent la réclame peut attirer la fortune, et que le charlatanisme était le meilleur moyen pour arriver à la gloire et aux richesses. Il se rendit compte peut-être que la foule admire toujours ce qu'elle ne comprend pas et préfère les promesses trompeuses, les pratiques mystérieuses des charlatans à la simplicité du vrai savant. Il résolut de s'adresser à l'imagination et la frapper par l'étrangeté de ses recettes. Voilà peut-être l'explication de ses incohérentes divagations.

Enfin quoi qu'il en soit, que Paracelse ait été un vulgaire charlatan ou au contraire une sorte de mystique, sincère, mais égaré, avec quelques instants de lucidité, il n'en reste pas moins certain qu'il n'est pas digne de figurer parmi les vrais réformateurs de la médecine, parmi ceux qui ont posé les bases des sciences médicales modernes et que nous allons maintenant étudier.

Il ne faudrait pas croire qu'une révolution aussi importante fut l'œuvre d'un seul, ni qu'elle se fit

brusquement d'un jour à l'autre ; elle se prépara lentement et les origines en sont multiples. L'impulsion vint à la fois d'en haut et d'en bas; d'en bas par les barbiers et les chirurgiens, d'en haut par les humanistes.

Occupons-nous d'abord des premiers ; les médecins étaient au moyen âge de grands personnages qui auraient cru déchoir s'ils s'étaient occupés de petite chirurgie. Ils laissaient ces soins vulgaires et indignes de leur noble profession aux barbiers ; ces derniers grâce à leur ignorance échappèrent à la terrible déformation que la scolastique infligeait aux esprits et soignèrent les plaies d'une façon presque sensée.

A côté d'eux les chirurgiens qui connaissaient Hippocrate et Galien ne se laissaient pas égarer par le mysticisme comme les médecins ; ils traitaient leurs fractures par des appareils à peu près convenables ; ils savaient lier et tordre les artères et ne donnaient pas comme leurs confrères de médecine de la pierre broyée pour soigner les fractures, ni de la mousse du crâne de cadavres pour arrêter les hémorrhagies. En tout cas un esprit d'observation les animait et les œuvres de Guy de Chauliac et celles de Henri de Mondeville dénotent un esprit juste, plein de bon sens et l'on y trouve une sorte d'ébauche de la méthode expérimentale.

D'autre part les causes générales de la Renaissance sont aussi les causes indirectes de la réforme médicale ; en particulier l'imprimerie répandait les ouvrages d'Hippocrate, d'Aristote, de Galien. Ockam

venait de briser à jamais Dun Scott et ses sotties. Tout cela eut une grande influence sur l'évolution médicale et les esprits étaient d'autant mieux préparés à secouer la tyrannie des Anciens que la querelle du siècle précédent entre les Grecs et les Arabes avait amoindri les uns et les autres ; les injures échangées avaient fait perdre à Galien comme à Hippocrate ou Avicenne le prestige quasi divin dont on les entourait auparavant.

C'est alors que parurent les vrais novateurs, ceux que l'on est en droit de considérer comme les fondateurs de la médecine moderne. Ce furent surtout des anatomistes. Nous avons vu qu'au moyen âge les dissections des cadavres humains étaient interdites. Ce fut l'Italie qui leva la première la défense. Dès le début du XIII^e^ siècle, une ordonnance royale prescrivit à Salerne la dissection d'un cadavre humain substitué aux cochons sur lesquels on faisait auparavant les démonstrations anatomiques. Le 7 mars 1308 parut une autre ordonnance qui entre dans plus de détails et accorde plus de cadavres ; Mundinus en 1315, Guillaume de Varignana en 1302 ouvre des cadavres, ainsi que le rapporte Thaddoeus. En France l'autorité ecclésiastique s'opposa de toute sa force aux dissections. Enfin après bien des luttes, l'Ecole de Montpellier en obtint un cadavre en 1376.

Nous ne savons pas quand le premier cadavre fut ouvert à l'Ecole de médecine de Paris. Il est vraisemblable que ce fut seulement vers la fin du XV^e^ siècle. Il faut avouer toutefois que ces dissections pro-

fitèrent peu ; et cela ne nous étonne pas, étant donné l'esprit dans lequel on les faisait ; on y cherchait surtout une confirmation des descriptions de Galien, et on faisait plutôt mentir la nature que de trouver en faute le médecin de Pergame. Il faut arriver à Vésale et à son école pour trouver des esprits vraiment, libres et capables de profiter de ce qu'ils voyaient. C'est le lieu de rendre hommage à cette génération vraiment admirable d'hommes qui mettaient l'amour de la vérité au-dessus du souci de leur vie. Il y eut alors parmi ces hommes des scènes d'une horrible beauté : on vit un médecin supplier un de ses amis mourant de lui léguer son cadavre ; un autre eut le triste courage de disséquer son fils et presque journellement des étudiants et des professeurs allaient déterrer des cadavres ou bien dérober des suppliciés au gibet de Montfaucon. Les descendre des fourches patibulaires hautes de trente pieds, c'était chose hasardeuse. « Les parents y veillaient souvent, le peuple aussi avec sa haine et ses terreurs, les contes d'enfants tués par les Juifs, de corps ouverts vivants par les médecins. » Mais plus le péril était grand, plus grand fut l'amour de la science. Et parmi tous ces hommes égaux, sinon par le talent, du moins par l'ardeur au travail et le désir de connaître, un seul pour ainsi dire a survécu. Je veux parler de Vésale (1513-1564). Et pourtant Massa, Bérenger de Carpi, Cannanus, Estienne, Fallope, Arantius, Coiter, Eustochi et bien d'autres dont l'histoire à peine a gardé les noms méritaient un meilleur sort. Loin de nous

la pensée de vouloir attenter à la gloire de Vésale, mais nous croyons que ce dernier a bénéficié d'une tendance générale des historiens qui consiste à reporter sur l'homme le plus éclatant d'une école ou d'un parti toutes les recherches de cette école et à laisser absolument dans l'ombre les collaborateurs moins brillants. En réalité un grand mouvement alors se préparait depuis longtemps et les découvertes qui en résultèrent furent une œuvre collective où il eût été bien difficile d'attribuer à chacun la part qu'il méritait. La tendance de tout simplifier naturelle à l'esprit humain fit qu'on sait le plus grand, le plus populaire de l'école et qu'on le grandit encore avec les découvertes des autres. Assurément Vésale était le personnage le plus éminent. Il ne faut oublier que c'est à lui que revient l'immense mérite d'avoir publié en 1343 la première anatomie qui ne fut pas seulement un commentaire de Galien et d'Hippocrate. Les belles gravures qui l'ornent contribuèrent puissamment au succès de l'*Humani corporis fabrica*. On les attribue à tort, paraît-il, au Titien. Nous ne sommes pas compétents en pareille matière, mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'elles sont l'œuvre d'un grand artiste. Nous ajouterons encore que les grossières injures de Dubois contribuèrent beaucoup à rendre Vésale populaire ; nous avons raconté ailleurs la célèbre querelle, nous n'y reviendrons pas ; nous rappelons simplement le fait. Enfin les persécutions que l'inquisition fit subir

à Vésale ajoutèrent à la gloire du savant la couronne du martyr.

Voici d'ailleurs l'opinion des contemporains sur Vésale et ses collaborateurs, telle que nous la trouvons dans les *Lectiones Fallopi* de Coiter.

« A notre époque ce fut Carpus qui le premier remit en honneur l'anatomie ; puis vinrent Andernaens, Vasseus, Carolus, Stéphanus, Sylvius, qui tous s'appuyaient sur l'autorité de Galien. Alors parut Vésale, dont l'habileté incomparable et le génie vraiment stupéfiant (*stupendo ingenio*) rendirent cet art presque parfait. Après Vésale, Cobombus, Valverda et surtout mon illustre et vénéré maître Fallope ajoutèrent à l'anatomie beaucoup de découvertes et d'observations nouvelles. Enfin un philosophe et médecin illustre, Bartholomeus Eustachius, avec lequel je me liai d'amitié à Rome, mit la dernière main à l'œuvre anatomique, ainsi que Vésale dans son *Examen des observations de Fallope*.

« Si quelqu'un veut apprendre l'anatomie humaine, qu'il lise d'abord les livres de Galien : *De usu partium ; De anatomicis administrationibus*, puis le *Fabrica humani corporis* de Vésale. Qu'il apprenne ensuite Fallope, puis l'*Examen des observations de Fallope* par Vésale, qu'enfin il étudie Eustachius et ainsi il pourra parvenir à une connaissance parfaite de l'anatomie. »

Voilà qui prouve bien ce que nous disions tout à l'heure ; Vésale fut l'homme le plus éminent de cette

école d'anatomistes, mais il fut puissamment aidé par des collaborateurs aujourd'hui oubliés.

Et maintenant voyons un peu cette anatomie que Coiter considérait comme parfaite et d'abord étudions la méthode qui permit de l'établir. Charles Estienne dans un chapitre intitulé : « Administration et dissection de chacune partie du corps humain, proposée en la façon et manière qu'avons observée et trouvée plusieurs fois en faisant incision », nous donne une série de détails intéressants sur la question ; il nous indique d'abord l'ordre qui sera observé en disséquant les parties ; on dissèquera d'abord, nous dit-il, le ventre, le thorax, le cœur, puis on ouvrira le ventre, on videra les entrailles et on procèdera à la dissection des parties extérieures. Pour ce faire, il faut des instruments et Estienne nous en donne aussi la liste, en y joignant quelques conseils sur la manière de s'en servir :

« Il faut être habile a manier le rasoer. Le dors dudict rasoer lui servira pour séparer les parties intérieures d'avec le cuir ; le manche luy duyra pour diviser les muscles et les membranes au lieu du rasoer de myrrhe duquel usoit Galien en telles affaires. Fault au surplus que le diligent anatomiste soit garny de bonnes esponges ou estouppes pour espuiser le sang qui pourrait sortir des veines en disséquant afin de toujours tenir ses parties nettes. Luy fault aussi des coussins remplis de paille : desquels les uns soient grands et les autres petits pour soutenir le corps et le relever en diverses facons. Ne fault omettre l'encens

ou aultres bonnes odeurs pour garder que les vapeurs corrompues du dit corps ne faschent les assistés, ne semblablement un seau pour mettre les entrailles et aultres parties déjà veues et tirées hors du corps. Sera aussy garny de rasoers de plusieurs sortes selon la molesse ou dureté des parties qu'il fauldra inciser. Item de sondes creuses, algalies, souffetz pour enfler les poumons, d'un maillet et d'un gros cousteau pour diviser les cartilages du corselet et aussi les os barrez : et d'une petite scye à main bien delyee pour enlever le tez ; de forcettes, fil d'archet, alaisnes pour lier les os ensemble en faisant l'anatomie seiche. Fault encor que le dict chirurgien ait de petits crochetz ou fourchettes pour enlever les membranes et si l'enfant est encor dans le ventre de la mère, le pourra tirer hors ou bien monstrer la manière de le tirer avec diverses sortes de havetz et fourchettes crochues. S'il veut aussi montrer la dilatation de la matrice, faire le pourra avec l'instrument que l'on appelle mirouer de la dicte matrice. S'il veult pareillement enseigner comment il faut tirer un os rompu ou percer le tez en quelque endroit, eng faut ung trepane. Plusieurs aultres instruments de diverse sorte se pourrons produyre en ce lieu : lesquels sont propres au chirurgien, mais pour ce qu'ils servent plutôt à l'opération des parties blessées au corps vivant, et aussi parce que les noms et façons d'iceulx ont grande obscurité à cette cause nous n'en avons délibéré en dire aultre cas pour le présent. »

Vésale lui aussi donne à la page 237 de son *Hu-*

mani corporis fabrica (édition de 1563) une description très complète des instruments nécessaires à la dissection et ajoute même une excellente gravure qui permet de s'en faire une idée fort exacte ; mais comme des différences de détail seulement le séparent d'Estienne nous n'avons pas cru devoir reproduire le chapitre de Vésale.

Comme on le voit, nos aînés de la Renaissance se servaient à peu près des mêmes instruments que nous-mêmes, et tout porte à croire que leur méthode de dissection était très voisine de la nôtre ; mais il serait inexact de pousser plus loin l'analogie et de dire que les connaissances anatomiques étaient aussi développées à la Renaissance que de nos jours.

Sans doute l'école de Vésale établit les bases de l'anatomie humaine, en dessina les grandes lignes et le plan de l'*Humani corporis fabrica* est le même que celui de nos livres classiques. Sans doute l'ostéologie est déjà très complète, ainsi que la myologie et la splanchnologie ; mais bien que l'on ne se contentât pas seulement d'ouvrir des cadavres comme on le faisait avant Vésale, bien que l'on disséquât au sens moderne du mot, il restait encore bien des points obscurs et même inexacts, et cela ne nous surprendra pas si nous voulons nous représenter les difficultés que l'on éprouve à disséquer sans guide. C'est ainsi que Vésale ignore le crochet de l'aile interne de l'apophyse ptérygoïde et le muscle péristaphylin externe et Estienne expose dans ces termes l'angéiologie humaine :

« La source de la grande artère venant du ventricule senestre du cœur au-dessus de l'oreille senestre d'iceluy : cette artère peu après la dite saillie se divise en deux rameaux desquels le plus grand tend vers bas et le moindre vers hault. Le rameau qui descend en bas tantost après qu'il a passé le diaphragme se voit contigu au gros rameau de la vene cave descendante sous laquelle il est posé, se retiranlt toutes fois ung peu à côté d'icelle. Et pour parler plus amplement de sa production fault entendre que sitost que le dict rameau est sailli du cueur (de peur d'être uniquement offensé ou blessé retire droit au cinquième spondyle du dors ou métaphren, lequel est justement à l'endroit de la tête, au sommet du cœur, comme si nature ne lui avait trouvé aultre lieu plus sur au prochain auquel cette dicte artère peut être mieux confirmée et appuyée.

« La plus égale division qui se face du gros rameau de la dicte grande artère montant en amont : laquelle division se trouve sous le premier os du pectoral entre la séparation de la grande veue et les vertèbres de cette partie. De cette division, l'ung des rameaux prend son chemin vers le côté senestre.

« Une autre division de la dicte artère ; desquelz la plus grande est envoyée près de la partie extérieure du cervelet et de l'avant-bras aux muscles dediez à la confirmation, arrest ou mouvement tant du dict corselet et avant bras comme des épaules et bras : tellement qu'il distribue quelques

rameaux de sa substance jusqu'aux extremitez et boutz des doigtz de la main.

« Les deux aultres rameaux de ce dicte division montent en haut a la tête : desquelz le moindre se distribue en plusieurs parties, laissant divers rynceaulx aux muscles du col, de la face et du nœud de la gorge. L'aultre rameau si tost qu'il est sailly se divise de rechef en deux autres : desquelz le moindre et le plus petit se rend aux excrescences latérales des vertèbres de cest endroit ; mais la meilleure partie et quasi tout le reste du dict rameau est conservé et perdu à l'entour des membranes desquelles la moelle de l'épine du dos est enveloppée.

« L'aultre partie de la division qui est plus grande que la première n'entre aucunement dedans les dictes vertebres et se respend en dehors d'icelles, montent après en avant et enfin se rendent dans la cavité de la teste en la substance du cerveau, passans par un pertuys sinueux et anfractueux, qui se trouve entre l'oreille et la cavité de l'os petreux a laquelle la machoire inferieure est insérée. »

Voilà certes une angéiologie insuffisante et voilà aussi de grosses fautes anatomiques, mais qu'importent ces erreurs puisqu'on possède maintenant une méthode qui permet de les rectifier ; qu'importent les inexactitudes de Vésale puisqu'il a donné le moyen de les corriger. Enfin le principe de l'autorité est brisé ; on étudiera plus dans les livres l'opinion de Galien, mais on ouvrira tout grand le livre de la nature sans se soucier de ce qui y ont lu les prédé-

cesseurs ; la Scholastique, avec ses syllogismes, ses niais sophismes, ses mots vides de sens ne dirigera la médecine, mais l'expérience sera la seule source où puiseront les médecins. En un mot le seizième siècle a créé la méthode scientifique et même en a recueilli les premiers fruits, a savoir une anatomie incomplète sans doute, mais raisonnable. Il était naturel que l'anatomie naquît la première de la réforme scientifique, car elle est à la base de la médecine et de même qu'elle se trouve au début des études médicales, de même il est nécessaire qu'elle soit constituée pour permettre à la physiologie, à la pathologie et à la thérapeutique de se développer et cette création de l'anatomie fut l'œuvre de la Renaissance.

Les autres branches des sciences médicales restent encore dans l'obscurité. Servet (1509-1553) découvre bien la petite circulation, mais dans sa découverte noyée dans son livre de théologie, la *Restitution chrétienne* passa inaperçue.

La pathologie ne fait pas de progrès plus sensibles. Le chaud humide, le chaud sec, le froid humide, le froid sec, voilà les causes des maladies ; lorsqu'elles agissent seules, le médecin guérit facilement le malade, mais si à l'intempérie s'ajoute un « *afflu-xus materiæ* » les choses se compliquent, le chaud humide devient un phlegmon du sang, le chaud sec une jaunisse, un érysipèle ou un herpès, le froid humide une pituite, le froid sec une mélancholie ou un cancer.

La thérapeutique est en rapport avec la patholo-

gie. Les médicaments employés sont surtout des plantes ; quelquefois cependant ce sont des minéraux comme le nitre ou le mercure. Ils sont divisés suivant leurs effets en groupes nombreux ; ainsi il y a les pneumoniques et pleurétiques dont les principaux sont le réglisse, les amandes douces et leur huile, la pomme de pin, l'hysoppe, les cardiaques tels que l'anémone, l'œillet, l'écorce de citron, etc.

Notons qu'un même médicament, la cannelle par exemple, agit à la fois sur le cerveau, le poumon, le thorax, la plèvre, le cœur, l'estomac, le foie, la rate, la rein, la vessie, l'utérus et les articulations. La manière de préparer ces médicaments était très compliquée et les auteurs s'étendent avec un luxe inoui de détails sur la liquéfaction, la dissolution, l'infusion, la clarification, la cuisson, le lavage, la distillation, la trituration, que les apothicaires font subir aux médicaments.

Il nous est impossible de citer tous les traitements institués par les médecins d'alors ; nous en donnerons seulement idée en exposant, d'après Sylvius, celui de la phtisie :

« Cinq sortes de remèdes peuvent la guérir. D'abord si on l'attribue à la fièvre et à l'amaigrissement, il faut donner une nourriture rafraîchissante et humide ; si un ulcère est en cause, le chaud sec est préférable.

« L'ulcère du poumon disparaît sous l'influence des doux et des amers ; ainsi le sirop de réglisse, d'hysope mélangé à du miel rosat se donne avec avan-

tage ; l'eau de scabieuse, le sang dragon, qui sont des astringents, donnent aussi de bons résultats.

« Le poumon de renard desséché et réduit en poussière constitue un excellent médicament ; en effet ces animaux indemnes de catarrhes et de phtisie connaissent une herbe que les hommes ignorent ; Avenzoar a trouvé un ulcère cicatrisé dans le poumon d'une brebis qui en avait mangé.

« Enfin on pourra respirer l'air chaud d'un four. C'est ainsi que Matheus Gradi se guérit de la phtisie et vécut plus de quatre-vingts ans.

Un pareil traitement se passe de commentaires et il nous resterait à voir ce qu'était la chirurgie ; nous avons dit qu'avec Guy de Chauliac, Henri de Mondeville, elle était déjà au xv^e^ siècle à peu près raisonnable. Avec Ambroise Paré (1517-1590) elle devint parfois hardie, mais forcément impuissante puisque la méthode aseptique était inconnue. En tout cas, les fractures, les luxations, et tout ce qui ne demandait pas d'interventions sanglantes, était traité convenablement, et les chirurgiens en général avaient renoncé à la plupart des pratiques superstitieuses chères aux médecins, telles que la pierre broyée pour réparer les fractures ou les signes cabalistiques pour conjurer les maux.

Et cependant il serait injuste de penser que tous les médecins ajoutaient foi à ces fables. Un certain nombre s'en moquaient ouvertement et parmi eux il en est qui n'épargna pas aux « folz medecins » les sarcasmes et les railleries. Je veux parler de François

Rabelais. On a trop oublié qu'il fut un des médecins illustres de son époque, car la gloire de l'écrivain a effacé la réputation de l'homme de science ; et c'est à ce dernier que nous nous proposons de consacrer le reste de ce travail.

Rabelais, né à Chinon vers 1483, après être entré dans les Ordres se fit inscrire le 16 septembre 1530 à la Faculté de médecine de Montpellier et « se choisit pour père l'illustre seigneur Jean Schyron, docteur et régent dans cette féconde université ». Un mois après, par dispense spéciale, il fut reçu bachelier, le premier jour du mois de novembre 1530.

Il commença presqu'aussitôt les cours que les nouveaux bacheliers étaient tenus de faire pendant trois mois.

Dans les premiers mois de l'année 1532 Rabelais quitta Montpellier pour Lyon qui sera maintenant le siége de ses études (*sedes studiorum meorum*). Il publia le second volume des *Lettres médicales* de Jean Manardi sous le titre : *Joannis Manardi Perrariensis Epistolarum medicinalium tamen secundus* (Lugduni, Gryph 1532) et peu après *Hippocratis ac Galeni libri aliquot, ex recognitione Francisci Rabelæsi, medici annibus numeris absolutissimi* (Lugd. Gryph, 1532). En 1535, il est nommé médecin du Grand Hôpital ; il fait des cours publics d'anatomie et obtient une fois un immense succès en disséquant publiquement le corps d'un criminel pendu la veille.

Au mois de mars 1537, il revient à Montpellier et s'y fait recevoir docteur en médecine le 22 mai sui-

vant ; il fait l'année suivante un cours public d'anatomie et quitte Montpellier.

Rabelais exerça la médecine non par intermittences. mais d'une façon courante. Très fier de son titre de médecin dont il faisait toujours suivre sa signature, il écrit lui-même dans sa deuxième supplique au pape *Praxim ibidem et alibi in multis locis per multos annos exercuit.* Enfin il devient le médecin ordinaire du cardinal du Bellay, et Charles Estienne dans un banquet donné en l'honneur de Dolet l'appelle « l'honneur de la médecine ».

Sans doute les découvertes médicales de Rabelais ne sont ni très nombreuses, ni très importantes, mais nous sommes convaincu que son influence en médecine fut cependant considérable ; car il contribua puissamment à libérer l'esprit humain de la tyrannie des anciens ; il montra les superstitions grossières de Pline et sous prétexte de raconter la naissance étrange de Gargantua fit une satire violente contre Sylvius et les Sorbonnistes qui acceptaient sans mot dire toutes ces fables absurdes. Plus loin il s'en prend à ceux qui cherchent dans les astres l'origine de la « vérolle ». Ailleurs c'est Paracelse qu'il attaque, ainsi que ceux qui prétendent expliquer les origines des sources thermales. Tandis que Paracelse y voit une manifestation de la bonté divine, qui indignée des falsifications des médicaments par les médecins, a résolu d'en donner directement aux malades, d'autres se perdent en considérations oiseuses sur les mélanges de soufre et de borax. Rabelais dont le bon sens

était choqué par toutes ses explications nuageuses rit au nez de ces graves pédants et leur propose la théorie suivante : « Le bon Pantagruel étant tombé malade luy print aussi une pisse chaulde, qui le tourmenta plus que ne penseriez. Mais ses medecins le secoururent très bien ; et avec force drogues lenitives et diurétiques lui feirent pisser son malheur. Son urine tant estoyt chaulde que depuys ce temps la elle n'est encore refroidie, et en avez en France en divers lieux, selon qu'elle print son cours ; et l'on appelle les bains chauldz comme a Coderets, a Limons, a Dast, a Balleruc, a Néric, a Bourbonnensy et ailleurs. Et m'esbahys grandement d'un tas de fols philosophes et medicins qui pardent temps a disputer d'ou vient la chaleur de ces dictes eaux, ou si c'est a cause du bourach ou du soulphre, ou de l'alun ou du salpêtre qui est dedans la minière ; car ilz n'y font que ravasser et mieulx leur vauldroit se aller frotter le cul au panicault que de perdre ainsi le temps à disputer de ce dont ilz ne scavent l'origine. Car la résolution est aisée et n'en fault enquester davantaige, que les dictz bains sont chauldz, parce qu'ils sont yssuz par une chaulde pisse du bon Pantagruel ».

Si l'on veut bien « rompre l'os et sugcer la sustantificque mouelle » on reconnaîtra que Rabelais a des idées singulièrement avancées pour son époque et qu'il est un esprit véritablement moderne, absolument dégagé des superstitions du moyen âge qu'il appelle l'Antiphysis.

Il est assurément regrettable que l'ironie de Rabelais soit si grossière, mais enfin il vivait au XVI^e^ siècle, et il paraît, nous dit Taine, que la Marguerite des Marguerites, la perle des Valois, chantait avec ses demoiselles d'honneur des chansons que nos étudiants d'aujourd'hui, même ivres, n'oseraient pas répéter. Souvenons-nous donc du proverbe : autres temps, autres mœurs ; pardonnons à Rabelais ses grossièretés pour toutes les bonnes idées qu'il a défendues et la noble cause dont il s'est fait le champion.

CONCLUSIONS

Après avoir rapidement exposé ce qu'était la médecine au moyen âge, nous avons essayé de montrer ce qu'elle devint à la Renaissance ; nous nous sommes attaché à la recherche des causes et des origines de cette transformation qui se préparait depuis longtemps, et qui fut l'œuvre collective d'une grande école. Vésale sans doute en fut le représentant le plus remarquable ; mais c'est aller trop loin de l'appeler le « Christophe Colomb de l'homme », car il eut de nombreux précurseurs et des collaborateurs dignes de lui. Nous avons insisté sur l'importance de ce grand mouvement qui en introduisant la méthode expérimentale dans les sciences médicales en posa les bases véritables et créa dès le XVI^e^ siècle une anatomie qui pour n'avoir été parfaite d'emblée, n'en fut pas moins féconde : la voie était tracée aux grandes découvertes. Aussi, malgré l'obscurité où restaient encore la physiologie, la pathologie et la thérapeutique, malgré les imperfections de l'anatomie, nous voyons dans le XVI^e^ siècle

une époque fertile pour les sciences médicales et nous ne pensons pas que les Vésale, les Fallope, les Paré, soient indignes de leurs contemporains, les grands artistes de la Renaissance.

Vu le Président de thèse,
DÉJERINE

Vu le Doyen,
DEBOVE

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
LIARD

BIBLIOGRAPHIE

Abano.— Conciliator. Venise 1565.

Bertrand. — Histoire de la Philosophie chez les médecins. Rev. scient. Paris, 1884.

Bordeu. — Recherche sur l'histoire de la médecine. Paris, 1882.

Bouchard. — Histoire de la médecine, de son utilité et de son objet. Gazette médicale de Paris, 1876.

Burggraeve — Histoire de l'Anatomie. Paris, 1880.

Cabanis. — Révolutions et réformes de la médecine. Paris, 1823.

Chereau. — Les anciennes écoles de médecine de la rue de la Bucherie. Paris, 1866.

Daremberg. — Histoire des sciences médicales. Paris, 1870. Essai sur la détermination et le caractère des périodes de l'histoire de la médecine. Gazette médicale de Paris, 1850.

Estienne. — La dissection des parties du corps humain. Paris, 1546.

Eustachius. — Opuscula anatomica. Venise, 1564.

Fallopio. — Lectiones. Noribergoe, 1575.

Michelet. — Histoire de France.

Montagnana. — Consilia 305 de universis fere ægris ordinibus. Venise, 1565.

Paracelse. — Opera omnia. Genève, 1658.

Paré. — Œuvres. Paris, 1840.

Sylvius. — Opéra. Paris, 1555.

Vésale. — De corporis humani fabrica. Bâle, 1543.

Imp. de la Faculté de Médecine, H. Jouve, 15, rue Racine, Paris.